

Etel Adnan

Etel Adnan (1925-) peint et écrit. Les identités de « poète » ou « peintre » ne sont pas l'affaire des personnes « de sa génération », des filles élevées à Beyrouth, alors sous mandat français. « Ma mère était grecque de Smyrne. J'ai grandi en parlant grec, j'ai parlé arabe dans la rue et j'ai appris le français, obligatoire à l'école des Sœurs. Mon père était Syrien musulman, il parlait turc avec ma mère. J'ai perdu une identité simple et claire mais gagné une immense richesse culturelle en ayant à la maison deux religions et trois langues¹. » Etel Adnan

parle et écrit en arabe, français et anglais.

Son trilinguisme s'exprime dans sa vie. Elle a longtemps circulé entre trois ports d'attache. Depuis Beyrouth, elle est venue à Paris en 1949-50, grâce à une bourse d'études de trois ans. « C'était l'après-guerre, qui n'est ni la guerre, ni la paix. ». Elle habite seule au Pavillon Américain de la Cité Universitaire. Elle lit Jean-Paul Sartre, une « révélation » : il a défait pour elle le lien entre morale et croyance religieuse ; elle découvre les musées, les concerts, les librairies.



Etel Adnan © Pirkle Jones, avec l'aimable autorisation de l'artiste

Etel Adnan

Etel Adnan (1925-) paints and writes. Labels such as “poet” or “painter” do not concern people belonging to “her generation” of girls raised in Beirut, which was then under French rule. “My mother was Greek, from Smyrna (now Izmir). I grew up speaking Greek, I spoke Arabic in the street, and I learnt French, which was obligatory at the school run by nuns. My father was a Muslim Syrian, he spoke Turkish with my mother. I lost a simple and clear identity but acquired an immense cultural wealth by having two religions and three languages at home.”¹ Etel Adnan speaks and writes in Arabic, French, and English.

Her trilingualism finds expression in her life. For a long time she has moved between three home bases. From Beirut she went to Paris in 1949-50, thanks to a three-year study grant. “It was the postwar period, which was neither war, nor peace.” She lived on her own in the American pavilion in the Cité Universitaire. She read Jean-Paul Sartre, a “revelation”: for her, he unravelled the link between morality and religious belief; she discovered museums, concerts, bookshops, and the classes given by Gaston Bachelard and Etienne Souriau at the Sorbonne. From Paris she travelled to California in 1955 to study philosophy at Berkeley, and then at Harvard. She never finished her PhD, but she found a teaching job at the Dominican College in San Rafael (California), where she taught philosophy between 1958 and 1972. “Everything was in ferment

everywhere and all at the same time. For me, that was just as important as the pre-Socratics and the Russian avant-gardes.” Jazz, dance, the social revolution, 1968, the movements for civil rights and women’s rights... It was by shifting to English, and espousing the underground resistance to the Vietnam war, as expressed by what young people were saying, that Etel Adnan became an “American poet”.² This poet-in-the-making, writing in English, then settled in Sausalito, in California, just north of San Francisco, after 1977. Her career was conducted under the aegis of public readings and an oral tradition. This is an experience that she is continuing today in Paris, with the young people with whom she writes and reads. The Lebanese sculptress and editor, Simone Fattal, of Syrian extraction, with whom she has shared her life for 40 years, has for her part published and translated many poets into English, in her California publishing house, Post-Apollo Press.

In California, in 1959 or thereabouts, Etel Adnan taught the writings of painters—as “an activity of thought”, which she saw as distinct from theory—when the head of the painting department (painting was a discipline taught at American universities) gave her pencils and paper and set her to work. “I made the leap.” Etel Adnan became a painter. Her Cézanne an Montagne Sainte Victoire was Californian. It was expressed in two languages, that of

ries, les cours de Gaston Bachelard et d'Etienne Souriau à la Sorbonne. De Paris, elle s'est rendue en Californie en 1955 étudier la philosophie à U.C. Berkeley et à Harvard. Elle n'a jamais fini son Doctorat, mais a trouvé un poste de professeure au Dominican College à San Rafael (Californie), où elle a enseigné la philosophie entre 1958 et 72. « Tout bouillonnait partout et en même temps. Pour moi, c'est aussi important que les Présocratiques ou les avant-gardes russes. » Le Jazz, la danse, la révolution sociale, 1968, les mouvements pour les droits civiques et des femmes... C'est en passant à l'anglais, épousant la résistance clandestine des mots de la jeunesse à la Guerre du Vietnam, qu'Etel Adnan est devenue « poète américaine »². Ce devenir-poète en anglais, qu'elle poursuit en se réinstallant à Sausalito, en Californie après 1977, s'effectue sous l'égide de la lecture en public, de l'oralité. Une expérience qu'elle poursuit aujourd'hui à Paris, en compagnie des jeunes gens avec lesquels elle écrit et lit. La sculpteure et éditrice libanaise d'origine syrienne Simone Fattal, avec laquelle elle partage sa vie depuis quarante ans, a quant à elle publié et traduit nombre de poètes en anglais, dans sa maison d'édition californienne Post-Apollo Press.

En Californie, vers 1959, Etel Adnan enseigne les écrits des peintres – comme « activité de pensée », qu'elle distingue de la théorie – lorsque la responsable du département de peinture (une disci-

pline enseignée dans les universités américaines) lui donne des crayons et du papier et l'engage à travailler. « J'ai fait le saut. » Etel Adnan est devenue peintre. Sa Sainte Victoire est californienne. Elle se dit en deux langues, celle du peuple indien conquis et celle de l'espagnol conquérant : c'est le Mont Tamalpaïs. La montagne magique ne cesse de changer, à cause de la lumière et « aussi parce que vous avez changé³. » Cette aventure du regard trouve son expression narrative dans le livre *Voyage au Mont Tamalpaïs*⁴. Et elle fait récurrence dans ces petits tableaux – leur format est dû à un mal de dos chronique, autant qu'à la référence à la page du papier – qui sont les célébrations d'une expérience aussi bien physique que spirituelle.

« On avance en pratiquant : en travaillant, en enseignant, en écrivant. C'est une confrontation qui nous implique. » Ainsi, immédiatement publié par les Editions des femmes, *Sitt Marie Rose*, récit féministe écrit en une semaine et demie à Paris, pendant la guerre du Liban (1977). Il traduit en mots les gestes d'amour de Marie Rose pour les « exclus encerclés » palestiniens. Et en français, comme *Apocalypse Arabe*, qu'Etel Adnan a elle-même traduit en arabe. Entre temps, il y a eu le retour dans une Beyrouth mouvementée, entre 1972 et 75, où elle fut en charge des cinq pages culturelles hebdomadaires du journal *Al Safa*.

L'écriture pour Adnan reste une façon de prendre partie au poli-

the conquered Indian people and that of the conquering Spaniards: it was called Mount Tamalpais. The magic mountain was—and is—forever changing, because of the light and “also because you have changed.”³ This adventure of the eye found its narrative expression in the book *Journey to Mount Tamalpais*.⁴ And it recurs in these small pictures—their format is due to a chronic back problem, as much as to the reference to the paper page—which are so many celebrations of an experience that was as physical as it was spiritual.

“One moves forward by practicing: by working, by teaching, by writing. This is a confrontation which involves us.” So *Sitt Marie Rose*, a feminist tale written in one and a half weeks in Paris, during the 1977 war in Lebanon, was immediately published by the Editions des femmes. It translates into words the amorous gestures of Marie Rose for the “excluded and encircled” Palestinians. And in French as *Apocalypse Arabe*, which Etel Adnan herself translated into Arabic. In the meantime she returned to a Beirut in turmoil, between 1972 and 1975, where she was responsible for the five weekly cultural pages of the newspaper *Al Safa*.

For Adnan, writing is still a way of taking part in politics, “that is to say, in the world and in the management of the world.”⁵ With exhibitions in New York, London, Beirut, Paris and Dubai, her joy in painting filled a room at *documenta 13*, while, for a month and for two hours every day, Etel Adnan waited for her interlocutors to introduce themselves in the Chinese

restaurant in the municipal gardens. By painting and writing, she relaunches the present moment of an encounter which we will henceforth never be able to do without.

Elisabeth Lebovici

Translated from the French by Simon Pleasance

1. Taken from the Etel Adnan seminar at the EHESS, “Something You Should Know”, 21 March 2012.

2. *To look at the sea is to become what one is: An Etel Adnan Reader*. An anthology of her essays, fiction, inter-genre, poems and translations was published by Nightboat Books (2014).

3. Excerpt of an interview with Léonore Chastagner.

4. Translated into French in 2014, *Voyage au Mont Tamalpais*, Paris: Manuella Editions.

5. Her poems have at times been set to music (by Gavin Bryars, Henry Threadgill and Tania Leon); she also wrote the French part of the Bob Wilson opera, *The Civil Wars* (1985), and has written two plays.

tique, « c'est-à-dire au monde et à la gestion du monde⁵ ». Exposée à New York, Londres, Beyrouth, Paris, Dubai, sa joie de peindre composait une salle à la *documenta 13*, alors qu'Etel Adnan, un mois durant et pendant deux heures, attendait que se présentent des interlocuteurs au restaurant chinois des jardins de la ville. En peignant, en écrivant, elle relance le présent d'une rencontre, dont on ne saurait désormais plus jamais se passer.

Elisabeth Lebovici

1. Propos extraits du séminaire d'Etel Adnan à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, « Something You Should Know », le 21 mars 2012.
2. *To look at the sea is to become what one is: An Etel Adnan Reader*. Une anthologie de ses essais, fiction, intergenre, poèmes et traduction a été publiée par Nightboat Books (2014).
3. Extrait d'un entretien avec Léonore Chastagner.
4. Traduit en français en 2014, Paris: Manuella Editions.
5. Ses poèmes ont été parfois mis en musique (par Gavin Bryars, Henry Threadgill ou Tania Leon); elle a aussi écrit la partie française de l'opéra de Bob Wilson, *The Civil WarS* (1985), ainsi que deux pièces de théâtre.